

Le sépulcre d'Abraham

Lire Genèse 23; Genèse 49/28-50/14

Il n'est pas question de donner à ces textes de la Genèse un statut de norme pour notre pratique actuelle, et ce pour deux raisons :

— La culture a changé; quand Dieu parle, il vient nous rejoindre dans le « ici et maintenant » de notre monde et ne nous demande pas une expatriation radicale.

— Le Nouveau Testament marque incontestablement une rupture par rapport à l'Ancien, lequel doit être jugé à partir de l'Évangile lequel a pris à contre-pied toute l'attente humaine, y compris religieuse.

Toutefois l'Ancien Testament est irremplaçable dans la mesure où il fait loi, c'est-à-dire où il fonctionne comme miroir afin que nous puissions nous déchiffrer en lui : dans ces récits d'angoisse, de violence, d'inceste, d'utilisation de Dieu au profit du nationalisme, etc, c'est notre propre réalité que nous découvrons. Non pour que nous désespérions de nous-mêmes, mais pour que nous nous tournions vers l'Évangile du Christ en qui se trouve salut et guérison.

C'est dans cette perspective que nous aborderons ces textes indiqués ci-dessus. Nous les lirons successivement sous deux angles différents, l'un psychologique, l'autre sociologique. Le premier nous aidera à comprendre la fonction du sépulcre dans les processus de deuil individuel; le second sa fonction d'intégration sociale et de pacification du groupe humain.

I. Fonction psychologique du sépulcre

1. Attachons-nous tout d'abord à Genèse 23 et remarquons la manière par laquelle Sara est nommée : juste après sa mort, elle garde son nom : « Sara meurt; Abraham pleure Sara, etc »; le décès n'efface pas sa présence et l'amour que lui porte son époux. Il faut du temps et du rite pour que l'irréversible de la séparation puisse être envisagée. Toutefois, très vite, il ne s'agit plus de « Sara » mais de la « morte » : Abraham s'éloigna « de sa morte » (23/3); vendez-moi un coin de terre « pour que j'enterre la morte qui m'a quitté » (23/5). Cf aussi versets 6, 8, 11, 15.

Quelque soit l'amour qui lia Abraham et sa femme, celle-ci, une fois décédée, devient « chose encombrante », cadavre qui empêche les survivants de continuer à vivre. On a du mal à ne pas entendre, dans cette désignation anonyme de « la morte », une certaine agressivité contre elle, agressivité que le psy. et le pasteur connaissent bien, agressivité qui finit par se culpabiliser et qui se transforme alors (inconsciemment bien sûr) en auto-agressivité, en refus de soi-même dans des phénomènes dépressifs destructeurs.

D'une part, autour du corps, une mémoire reconstituée et donc faussée fait resurgir les résistances, les anciennes agressions refoulées, les fausses culpabilités (« si j'avais su », « si c'était à refaire », « si j'avais été là ») ! D'autre part, comme nous l'avons vu à l'alinéa ci-dessus, la présence même du cadavre rend la vie impossible. Il faut mettre de l'ordre dans ce désordre qu'a mis la mort ! Quand Abraham et ses interlocuteurs désignent Sara par l'expression « la morte », ils sont dans une étape où l'agressivité est encore possible comme moyen de se protéger; si la situation venait à durer, cette agressivité serait alors culpabilisée et se retournerait en auto-agression, voire en dépression lourde. *Il faut donc faire quelque chose en déposant ce corps sans vie quelque part.*

Au verset 19, il est important de noter que, le lieu de sépulture ayant été trouvé, Abraham peut entrer à nouveau dans un processus rituel qui redonne à « la morte » son véritable nom de « Sara ». Nous reviendrons sur l'importance de l'inscription du nom; mais il était essentiel de noter ici que le sépulcre permet au deuil de se poursuivre normalement, à l'agressivité de disparaître et au trépassé de retrouver une place et un nom qui l'inscrit comme un maillon dans la succession généalogique. En effet, débarrassé du réel du corps qui l'encombre, l'endeuillé peut maintenant situer le disparu à sa nouvelle place : un moment passé de l'histoire de la lignée.

2. En vue d'affiner notre lecture, portons maintenant notre attention sur l'ensevelissement de Jacob par son fils Joseph (Genèse 49/28-50/14). L'aventure a quelque chose de démesuré tellement le trajet est long qui nécessite dépense, fatigue, perte de temps et d'énergie. On comprendrait tout ce déploiement chez des peuples qui, comme les égyptiens, croyaient en une survie des morts pour peu qu'un certain nombre de rites eussent été observés; mais l'on sait qu'en Israël, cette croyance était soit inexistante, soit très ténue. Alors pourquoi toute cette énergie « gaspillée » chez Joseph ?

En fait, tout se joue ici sur un plan que les psychanalystes appelleraient « symbolique » : il s'agit de *mettre en ordre la mémoire*, de régler une continuité généalogique, de poser un espace topologique (le

sépulcre d'Abraham) qui serve de repère symbolique dans la dispersion géographique qu'implique la vie active. Autrement dit, il s'agit de fortifier l'identité des vivants par des *cordonnées temporelles* (fils de... qui était fils de..., etc) et des *cordonnées spatiales* (ce lieu est notre lieu même si, dans la réalité, nous vivons ailleurs). Le sépulcre est ici dressé comme un poteau indicateur, comme *un signifiant* qui atteste qu'on n'est pas perdu dans l'océan anonyme des êtres et des choses mais qu'on a un nom et qu'on a un lieu qui nous sont propres.

Joseph aurait versé dans la pathologie s'il avait perdu cette trace; ce n'est qu'en se réinscrivant dans le désir de son ancêtre Abraham dont la tombe témoigne qu'il *remet de l'ordre dans sa mémoire et dans son langage*. Le rite accompli, il peut revenir en Égypte et reprendre ses occupations là où ils les avaient laissées. La vie continue comme avant; son père mort ne le tourmente plus parce qu'il l'a déposé à sa place et que, ce faisant, il a lui-même redit *sa propre place*, c'est-à-dire son identité.

3. Une dernière remarque dans ce chapitre : le sépulcre est le lieu où se matérialise la généalogie. À l'occasion de chaque mort, la liste des noms s'enrichit (Genèse 25/10; 49/29-32), etc. Peuple de tradition orale, la généalogie est ici répétée à chaque ensevelissement, au moment où le défunt va « être recueilli auprès de ses pères »; dans des tradition plus écrites, les noms sont gravés sur la tombe. Dans certaines cultures, un patronyme existe (comme chez nous) qui atteste d'une identité symbolique commune malgré la diversité des personnes; là où il n'existe pas (comme dans nos textes), il se marque par le « fils de ..., lui-même fils de..., etc »).

Le patronyme, ou son tenant lieu, témoigne de la continuité d'un désir (ici, l'attente d'une postérité et d'une terre); il atteste aussi la finitude humaine : je ne suis pas un commencement absolu, je suis précédé et cette antécédence marque ma vie et fait inconscient en moi. J'ai beau me révolter, vouloir tout casser et « recommencer à zéro », je ne fais que refouler cette précédence qui me constitue largement sinon totalement. Mieux vaut laisser venir cette histoire à la conscience; et l'on sait que, dans certaines pathologies, le thérapeute conseille l'établissement d'une généalogie.

En tout cas, lors du rite d'ensevelissement, le maillon présent de la généalogie se rassemble autour du sépulcre, se remémore un bout d'histoire, se retrempe dans le désir vrai ou mythique de l'ancêtre et s'arme psychologiquement pour affronter, certes les séparations, mais tout autant la mortalité de chacun des endeuillés et donc sa propre finitude.

On comprend ce qui se joue aujourd'hui dans ces déplacements de cadavres à travers un pays comme la France, de cette soif de rite qui revient à chaque décès, et du désarroi psychologique que peut provoquer, du fait de l'urbanisation contemporaine, la dispersion de la généalogie et de ses morts. Certes, cette tendance est si profonde qu'elle devient perméable à la superstition ! On peut toutefois se demander si la tâche de l'Église réside ici dans sa *dénonciation* ou, au contraire, dans son *évangélisation* (Cf. le dernier chapitre du *Sentier* consacré à ce sujet)¹⁶¹.

II. Fonction sociale du sépulcre

1. Répondant à l'appel de Dieu, Abraham se met en route et émigre (Genèse 12); une promesse l'accompagne qui sera souvent répétée au cours de sa vie : je te donnerai cette terre; elle sera à toi et pour toi; ta postérité en disposera. Or, malgré cet acte de propriété contenu dans la promesse, Abraham va se comporter toute sa vie comme un immigré : il se soumet souvent aux coutumes locales; il agit avec finesse et souplesse pour ne pas agresser ses hôtes; face aux villageois de Kirgath-Arba, il répète avec insistance : « Je suis étranger et résidant parmi vous » ((Genèse 23/4), etc. La version grecque de l'Ancien Testament, la Septante, traduit souvent les deux termes hébreux *Gér* et *Tochab* par *παροικος* (paroissien), statut juridique désignant dans le monde grec un étranger résident de façon prolongée dans un pays, terme utilisé aussi par les auteurs du NT pour dire que le chrétien habite la terre sans que celle-ci soit sa patrie réelle et définitive.

Pourtant Abraham aurait certes les moyens de s'imposer : il est manifestement riche et pourrait acquérir une propriété conséquente; il est capable de mobiliser assez de guerriers pour libérer son neveu Lot (Genèse 14/1-16) et n'aurait donc aucune peine à conquérir au moins une partie du territoire. Simplement, lui et ses proches donnent du temps au temps : pour l'heure, ils se contentent de faire paître leurs troupeaux dans les pâturages délaissés par les autochtones ou loués par eux.

Les années passent; Sara meurt et Abraham comprend sans doute que son tour ne va pas tarder. Il décide alors de franchir une étape supplémentaire et de devenir propriétaire dans le pays d'accueil,

¹⁶¹ Sur tous ces points, cf. J. ANSALDI, *La mort dans la vie ou la vie après la mort*, Valleraugue, Sentier de Villeméjane 6, 1996, p 24 ss.

propriétaire d'une tombe ! Le récit de Genèse 23 est savoureux qui nous montre d'abord la résistance des citoyens du pays à voir leur hôte s'assimiler définitivement : on lui propose d'accueillir le corps de Sara dans l'une des tombes du pays, bon moyen pour éviter qu'Abraham ne devienne propriétaire ! On lui suggère ensuite d'accepter ce qu'il demande sous forme d'un cadeau unilatéral, ce qui ne manquera pas de créer une dette morale et limitera la liberté du patriarche ! Toutefois, avec finesse et politesse, Abraham résiste, insiste et finit par acquérir un champ et une caverne pour y déposer les restes de sa femme. Aux termes d'un long séjour, le voici enfin propriétaire d'une parcelle de la terre promise !

Il ne faut relativiser ni l'importance de la longue attente, ni celle de l'acquisition d'un sépulcre, les deux sont décisifs :

— Je l'ai dit, l'immigré Abraham donne du temps au temps : s'installer trop vite, c'est risquer d'indisposer ses hôtes. En effet, le patriarche sait bien que la réception de la différence et de l'altérité n'est pas inscrite dans l'hérédité biologique des humains, qu'il faut du temps, une conversion des esprits en quelque sorte. Seuls les sots s'offusquent des rythmes propres à la maturation psycho-sociale des hommes et réclament des évolutions spontanées.

De la même manière, il sait que l'immigré qu'il est encore a aussi besoin de temps pour distendre les liens avec sa culture d'origine, pour ne pas confondre son installation dans un autre pays avec la colonisation de celui-ci. Est-il sûr de pouvoir s'acclimater sur cette nouvelle terre ? Lui ou ses enfants ne vont-ils pas être totalement déstabilisés par ce déracinement ? Se sent-il vraiment solidaire de ce pays qui l'accueille et de ses habitants ? Est-il prêt, par exemple, à se sacrifier pour elle et pour eux, à se battre au besoin pour conserver la liberté de ce pays et de ses citoyens ? Il n'est en effet pas moralement acceptable qu'un immigré se taille une place, en poussant au besoin un peu les autres, dans le seul but de profiter des richesses d'un pays; puis de le quitter en l'abandonnant à son sort s'il décline économiquement ou s'il est menacé de l'extérieur. S'installer c'est, d'une certaine manière, tisser de nouvelles solidarités et relâcher progressivement les liens avec son ethnie d'origine; s'installer sur une terre étrangère implique tôt ou tard de déplacer son centre de gravité. Abraham prend donc son temps; la durée d'une génération ne lui semble pas de trop pour cela¹⁶².

— Dès lors l'acquisition d'un sépulcre contient une considérable charge symbolique sur le plan social. Estimant que les temps sont maintenant accomplis, *Abraham prend lui-même l'initiative de la rupture avec ses origines* : le cadavre de Sara et le sien ne seront pas reconduits dans le pays de ses pères. Par ce geste, il fixe sa famille en ce lieu. Désormais, quand un homme de sa descendance mourra, on ne portera plus ses restes à Ur ou à Charan, mais dans la grotte de Macpéla. La mort de Jacob illustrera cette réalité nouvelle : celui-ci meurt en Égypte et, malgré ses responsabilités et la distance considérable, Joseph fera le voyage jusqu'au sépulcre familial pour ensevelir les restes de son père (Genèse 50/1-14).

Abraham désigne donc à ses descendants le chemin d'une intégration assez radicale; mais il a estimé que, pour ce faire, la durée d'une vie n'était pas de trop. Désormais les citoyens du pays peuvent et doivent faire confiance : les fils d'Abraham sont devenus solidaires d'une terre où ils ont fixé leurs racines; le sépulcre de l'ancêtre témoigne de leur volonté de devenir citoyens à part entière dans ce pays qui les a accueillis.

(Un second signe de cette intégration existe que la Genèse développe parallèlement : ne plus aller chercher les épouses sur la terre d'origine. Mieux, non seulement prendre femme dans son nouveau pays, mais aussi accepter de donner sa fille ou sa sœur au citoyen de ce pays d'adoption. Ce sera plus difficile pour les fils d'Abraham (Cf. Genèse 26/34-35 mais aussi 34).)

2. Dans la partie « psychologique » de cet exposé, nous avons vu que le sépulcre a une fonction de signifiant : il « agit » la continuité de l'histoire à travers les générations successives, place le mort à sa place et à son temps (l'espace du tombeau libère le reste de la terre pour l'activité des humains; le temps de l'ensevelissement atteste que le temps est maintenant celui des fils, les pères s'inscrivant dans le passé). Tous ces contenus signifiés par le sépulcre fortifient l'identité de chaque individu vivant de cette lignée.

Mais il va de soi que les familles humaines ne peuvent être figées définitivement dans une géographie pétrifiée; les nécessités vitales (économiques, culturelles, religieuses, etc) impliquent quelquefois des déplacements en apparence définitifs, des mouvements migratoires irrémédiables. Il va de soi que l'on ne peut demander à un immigré de se convertir culturellement en un tour de main et qu'il est normal que, pendant un certain temps, son identité se réfère à un ailleurs que le lieu où il habite. Inversement, malgré les idéologies culpabilisantes, on ne peut pas demander aux accueillants de donner un statut de citoyen à part entière à des humains assis entre deux chaises : la chaleur de l'accueil qui s'impose n'implique pas la totalité des droits à celui qui ne peut pas encore psychologiquement assumer la totalité des devoirs.

¹⁶² Ézéchiel 47/22 indique aussi qu'une génération est nécessaire pour que le πατριος ait droit à une part de la terre d'Israël.

Ici, le tombeau d'Abraham fait signe aux siens que l'heure est venue de fixer un nouveau commencement, un nouveau repère symbolique; mais il fait aussi signe aux citoyens du pays que les « étrangers résidents » ne le sont plus et qu'ils doivent maintenant être considérés comme participant pleinement à leur histoire, à leur vie, à leur culture. Le sépulcre creusé (dressé dans notre culture) signe l'heure d'une totale intégration dans la communauté civile.

Est-ce à dire que les fils d'Abraham doivent effacer de leur mémoire, voire dénier, leurs origines lointaines ? La réalité est plus complexe : l'ancienne histoire signifiée par l'ancien lieu de sépulture se dématérialise pour continuer à se dire dans le récit; (souvent on lit en substance dans les textes : « Nos ancêtres étaient des araméens nomades »), récit qui ouvre sur des différences culturelles acceptables. Mais le plus lourd de la réalité quotidienne et symbolique est maintenant vécue sur cette nouvelle terre où la tombe du premier migrateur et de ses descendants jusqu'à aujourd'hui atteste qu'une nouvelle page est ouverte dans l'histoire du groupe et que c'est là, dans le lieu où réside ce sépulcre, qu'il faut vivre l'essentiel du quotidien.

Ces remarques ne devraient pas être oubliées dans l'actuel débat ecclésial sur « l'étranger

Remarques finales

Il ne s'agit ici que de quelques remarques partielles sur le sépulcre. D'autres, bien plus nombreuses encore, auraient leur place.

C'est assez toutefois pour noter la fonction symbolique importante, tant pour l'équilibre psychologique des individus que pour les équilibres sociaux du groupe, de la tombe en particulier mais aussi du rite d'ensevelissement en général. C'est peut-être aussi assez pour que nous comprenions que l'Église ne peut pas traiter à la légère, quelquefois avec mépris, tout ce qui tourne autour de la mort et de l'ensevelissement.

Certes, l'importance symbolique de l'événement appelle inévitablement superstitions, illusions et idolâtrie et la communauté ecclésiale ne peut que s'enraciner davantage autour des Écritures et de la théologie de la Réforme qui en découle (Cf. les premiers chapitres du *Sentier* indiqué à la note 1).

Mais cet enracinement ne l'appelle pas à la distance dédaigneuse mais à la présence et au service, non dans l'abstraction, mais en prenant en compte les réalités psychologiques et sociales qui s'y jouent. Le « non » ferme à certaines pratiques ne devraient pas masquer la tâche essentielle de l'Église : annoncer l'Évangile dans tous les temps, tous les lieux et toutes les circonstances. Il ne s'agit pas tant de dénoncer les rites que de les évangéliser.